

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vingt ans...

André Vanasse

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1996). Vingt ans.... *Lettres québécoises*, (84), 5-5.



Vingt ans...

LETTRES QUÉBÉCOISES A VINGT ANS. Cela s'est fait sans qu'on y prête trop attention : récemment, les membres de l'équipe ont constaté qu'ils venaient d'inscrire une date impressionnante au calendrier de la revue. Cette absence d'étonnement tient probablement à la vocation même de la revue : née dans le but d'informer un public avide de connaître nos dernières productions nationales, *Lettres québécoises* n'a jamais prétendu offrir autre chose qu'une information sérieuse, intelligente et honnête. Elle ne s'est jamais voulue dérangeante, comme *Parti pris*, *Liberté* ou *Spirale* par exemple. Revue de « reflet », elle n'a jamais été le porte-étendard d'une génération, d'un groupe, d'une caste, d'une esthétique. On pourrait même dire qu'elle était née pour être sage !

Ce qui est étrange pourtant, c'est son histoire douloureuse. Cette revue — qui offrait toutes les garanties d'une revue sérieuse — connut pourtant des débuts extrêmement difficiles. Elle faillit même fermer ses portes dès les premiers numéros faute de subsides. Et n'eût été de l'obstination de son directeur, Adrien Thério, il est certain qu'elle serait morte avant même d'avoir pu prendre son erre d'aller.

Quand on regarde son histoire, force est d'admettre que son destin fut sérieusement entravé par le Conseil des Arts qui refusa de la subventionner pendant plus de douze numéros. À l'époque, une revue de ce genre recevait presque à coup sûr une aide dès la parution du quatrième numéro. Pour maintenir la revue à flot, Adrien Thério vendit sa maison. Cette revue allait être publiée : il en fit une affaire personnelle. Elle resta.

Adrien Thério a toujours été persuadé que la création de sa revue avait contrecarré un projet de revue analogue concocté en haut lieu. « Voilà pourquoi, a-t-il toujours prétendu, on a tout fait pour tuer mon projet dans l'œuf, en espérant que je lâcherais prise. Si j'avais fermé boutique, alors on aurait procédé à la création d'une revue du même genre, quoique infiniment plus prestigieuse. »

Cette super revue n'a jamais vu le jour. *Lettres québécoises* a survécu contre vents et marées. Elle affiche même aujourd'hui une bonne santé financière. Ses abonnés sont d'une fidélité exemplaire et la revue semble être d'une telle nécessité qu'on ne peut imaginer qu'elle puisse un jour disparaître.

Ce qui me frappe six ans après avoir succédé à Adrien Thério à la direction, c'est la solidité de la structure éditoriale. Quand j'ai pris la barre en mars 1990, j'ai évidemment envisagé la possibilité de donner à la revue une nouvelle impulsion. Or, après analyse, je me suis rendu

compte qu'elle n'avait pas à être modifiée puisqu'elle remplissait parfaitement sa vocation d'informer les lecteurs sur les parutions récentes dans tous les domaines de la littérature. À part des éditoriaux plus « politiques » et l'insertion de dossiers, l'ensemble est resté presque inchangé même si la présentation matérielle a été passablement modifiée, les techniques de l'informatique permettant infiniment plus de souplesse que par le passé.

Cette revue, je l'aime. Je l'ai vue naître. Je l'ai vue vaciller. Retomber sur ses deux pieds. Devenir au fil des ans la plus importante revue consacrée exclusivement à la littérature québécoise. Je voudrais aujourd'hui remercier tous ceux qui ont participé à sa réussite, c'est-à-dire les collaborateurs actuels qui font un travail remarquable, mais aussi ceux et celles qui, depuis vingt ans, ont permis à *Lettres québécoises* de traverser le temps. Je m'en voudrais de ne pas nommer du même souffle les artisans de la revue, mes collaborateurs immédiats sans qui la revue ne paraîtrait pas : Gaëtan Lévesque, mon adjoint, Ginette Beaulieu, responsable de la production, Michèle Vanasse, responsable de la publicité, et Michel Saint-Denis, qui signe la mise en pages.

Que nous réserve les vingt prochaines années ? À vrai dire, je n'en sais rien. Ce monde me paraît si uniforme dans ses expressions culturelles que je me demande si le rouleau compresseur de la culture états-unienne ne viendra pas à bout de notre affirmation et de notre spécificité nationales.

En disant cela, je sais bien que je dis des sottises. L'histoire m'a appris que cette menace que nous ressentons aujourd'hui avec effroi, c'est la même que nous vivions au XVIII^e siècle sous le régime anglais, la même que nous subissions au XIX^e siècle alors que la moitié de la population du Québec s'était exilée aux États-Unis pour aller travailler dans les manufactures de coton, la même qui nous secouait dans les années soixante alors que la culture française dominait à ce point notre culture nationale qu'elle l'étouffait littéralement.

Chaque fois, nous avons résisté et affirmé notre identité culturelle. Chaque fois, nous avons réussi à rester nous-mêmes sans pour autant nous fermer aux autres. Pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi dans vingt ans, dans cent ans, dans mille ans ?

Après tout, n'est-ce pas le rêve qui nous fait aller de l'avant ? En tout cas, c'est celui que j'entretiens à l'égard de *Lettres québécoises*...

Le directeur,
André Vanasse